



CULTURE • RENCONTRE

Margaux Derhy, artiste franco-marocaine, nous entraîne dans une danse où l'art et la mémoire s'entrelacent délicatement entre Paris et Massa. Son œuvre, un tissage subtil de son héritage biculturel, explore les murmures des absents et les miroitements de la pluri-identité. Fusionnant peinture et broderie, elle crée un poème visuel où chaque couleur est un mot doux, chaque point, une note mélodieuse. Margaux, plus qu'une artiste, est une exploratrice des souvenirs et une bâtisseuse de ponts entre l'art et la communauté, guidant chacun à travers les ornements sensibles de son univers artistique.

— Margaux, comment avez-vous trouvé votre chemin dans le monde de l'art ?

Je dirais que mon amour pour l'art s'est manifesté graduellement, marqué d'abord par une enfance passée dans l'atelier de ma grand-mère, sculptrice talentueuse. L'odeur de la terre et de la résine dans son atelier a été mon premier éveil à l'art, agissant comme un parfum séduisant qui a stimulé mes sens et capturé mon imagination. À l'âge de 16 ans, je me suis tournée vers la peinture à l'huile comme moyen d'expression. Pendant près de dix ans, j'ai navigué à travers des expériences artistiques que je considérais comme des échecs, mais qui m'ont néanmoins incitée à persévérer. Plus tard, j'ai poursuivi des études à Londres, où j'ai participé à un programme de beaux-arts à Saint Martins avant de compléter mon master en peinture au Royal College of Art. Cette expérience enrichissante, passée en compagnie de 120 autres artistes peintres, a été une période intensive de dialogue intellectuel et de stimulation créative.

Ce qui me passionne dans l'art, c'est son potentiel infini d'exploration et de découverte, un terrain fertile qui me défie constamment tout en offrant une récompense inestimable.

Pouvez-vous nous parler de votre processus créatif ?

Mon processus créatif repose principalement sur l'exploration de photographies d'archives familiales. Ces images me servent non seulement de point de départ visuel, mais elles fonctionnent également comme un portail vers des conversations intimes et des découvertes historiques au sein de ma propre famille. J'ai toujours été fascinée par les récits, par l'histoire cachée dans chaque visage, chaque paysage. Récemment, j'ai entrepris un projet en collaboration avec ma tante qui a révélé des histoires sur la vie de notre famille au Maroc dans les années 1950 — des récits qui m'étaient auparavant inconnus. ...



ŒUVRES BRODÉES à la machine
à coudre, en cours de réalisation

L'utilisation des photos d'archives me permet de tisser des liens entre le passé et le présent, entre la mémoire collective et l'expérience personnelle, donnant vie à des œuvres qui sont à la fois intimes et universelles.

Possédez-vous encore des trésors photographiques non exploités dans votre pratique artistique ?

Oui, mais ils se font de plus en plus rares. Il arrive souvent que quelqu'un surgisse inopinément avec un nouvel album photo, stimulant ainsi mon processus créatif. Je consacre autant de temps à chercher de nouvelles avenues d'exploration qu'à la réalisation proprement dite. Mon objectif est de constamment évoluer, d'ajouter de nouvelles dimensions à mon travail. Après chaque exposition, par exemple, je plonge dans une période de réflexion intense, remettant en question mes techniques, mes thèmes et mes formes artistiques. J'alterne entre plusieurs médiums – dessin, encre, aquarelle, et même broderie – pour rester dynamique dans ma démarche.

Je tiens à souligner l'importance du dessin dans mon travail, surtout quand il s'agit de travaux figuratifs. Une œuvre est limitée par la compétence technique, et tant que mon dessin n'atteint pas un certain niveau d'excellence, je continuerai à me consacrer à cette discipline. Cela étant dit, la maîtrise technique n'est que le début ; une multitude de considérations, allant de la composition aux jeux d'ombre et de lumière, enrichissent chaque projet.

Votre œuvre est souvent caractérisée par une palette spécifique et un usage notable du bleu. Pouvez-vous nous en parler ?

La prépondérance du bleu dans ma production artistique est profondément ancrée dans mon héritage familial et géographique. Mes racines se situent au bord de la mer, entre Marseille et les côtes atlantiques du Maroc, ce qui confère à cette couleur une résonance particulière pour moi. Je la considère presque comme une empreinte émotionnelle, une constante qui se manifeste même lorsque j'essaie de l'écarter de ma palette.

Il est intéressant que certains y voient une évocation de la nuit plutôt que de la mer. Pour moi, le

bleu est inextricablement lié à l'océan, bien qu'il puisse évoquer d'autres significations. C'est une couleur qui m'appelle, que ce soit dans la nature ou dans les tenues des passants dans la rue. Elle est omniprésente dans ma vie et, par conséquent, dans mon art.

Pourquoi mettez-vous souvent en scène des visages jaunes et anonymes dans vos œuvres ?

L'anonymat des visages dans mes œuvres a plusieurs explications. Pour commencer, il s'agit d'un élément hérité de ma grand-mère, qui avait également pour habitude de laisser les visages de ses personnages sans traits. Cela permettait de saisir l'essence d'une personne sans avoir à dépeindre les détails faciaux. De plus, mon parcours en tant qu'autodidacte, avant mon entrée à Saint Martins, était imprégné de formalisme. Les ateliers étaient souvent centrés sur la précision des traits du visage, ce qui a fini par m'exaspérer. Omettre les visages me permet donc de rompre avec cette rigueur et d'introduire une dose de mystère et de pudeur. L'anonymat me donne la liberté d'évoquer des sujets personnels tout en gardant une certaine distance.

Vos travaux sont-ils marqués par des thèmes récurrents ?

Effectivement, mes réalisations gravitent souvent autour de la famille. Après le décès de mon frère, il y a presque neuf ans, j'ai commencé à explorer les dynamiques fraternelles à travers ma peinture. Cela m'a servi de thérapie, me permettant de m'immerger dans mes souvenirs et mes émotions. Plus récemment, mon œuvre a commencé à s'orienter vers des questions d'émancipation féminine, notamment influencée par mon engagement avec divers collectifs de femmes. En arrière-plan, la nature est un autre thème récurrent. Elle offre un cadre libérateur et constitue presque un personnage en soi dans mes tableaux. Cela témoigne d'un besoin intérieur de liberté et d'évasion. La continuité dans mes thèmes n'est pas calculée ; elle se manifeste plutôt naturellement, évoluant au fil du temps et de mes expériences. Je suis curieuse de voir où cela me mènera à l'avenir, mais une chose est sûre : les thématiques de l'intime, de la famille et de la nature continueront d'occuper une place centrale dans mon travail.



Tout à l'heure, vous évoquiez le besoin d'avoir des temps de réflexion, des temps moins productifs : comment faites-vous ? Comment nourrissez-vous cette réflexion, votre inspiration ? Comment renouvez-vous votre énergie ?

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, je trouve mon énergie créative dans la solitude. Bien que j'entretienne une vie sociale active, je m'isole consciemment pendant la majeure partie de la semaine. Cette solitude me permet de m'immerger dans des projets qui requièrent un niveau de concentration et de minutie élevé. C'est un défi en soi, surtout dans un environnement urbain comme Paris où la solitude est un luxe.

Je puise également mon inspiration dans une lecture assidue, en particulier des travaux récents qui explorent les thèmes de la communauté, de l'émancipation, et de la redéfinition des relations intimes. Je suis aussi très attentive à la scène artistique contempo-

raïne africaine, qui me nourrit beaucoup.

En ce qui concerne ma méthodologie, elle est expérimentale. Je collabore avec des galeries pour avoir des retours sur mon travail. Lorsque je reçois des critiques, même sur des détails comme la « propreté » de mon art, je les prends à cœur. J'ai récemment commencé à travailler sur un tissu que j'ai découvert dans un souk, pour apporter une nouvelle dimension à mon art. Je m'efforce de prendre des risques, sachant qu'au fil des années, seule une petite fraction de ces expériences se révélera véritablement marquante.

Aujourd'hui, comment vous présentez-vous ?

Je me définis avant tout comme une artiste. Le terme « entrepreneur » ne me convient pas vraiment. Mon travail artistique est ancré dans une réflexion profonde sur la manière de créer de la solidarité et de l'engagement communautaire. Je me considère davantage comme une artiste engagée sur ces thèmes plutôt que comme une artiste-entrepreneure.



MARGAUX TIENT DES PHOTOGRAPHIES
de sa famille au Maroc, datant du début du XX^e siècle .



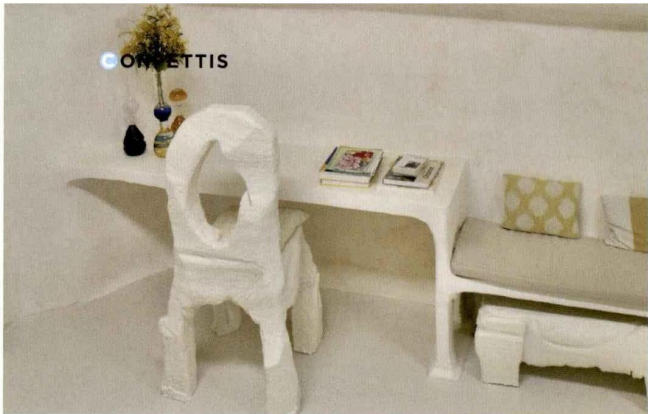
© Celeste Leeuwenburg

ŒUVRES BRODÉES
à la machine à coudre en cours de réalisation.

MACHINE À COUDRE
et broderie à la main sur lin.



MÉMOIRE VIVE 33,
10,5 x 14,8 cm, 2023.

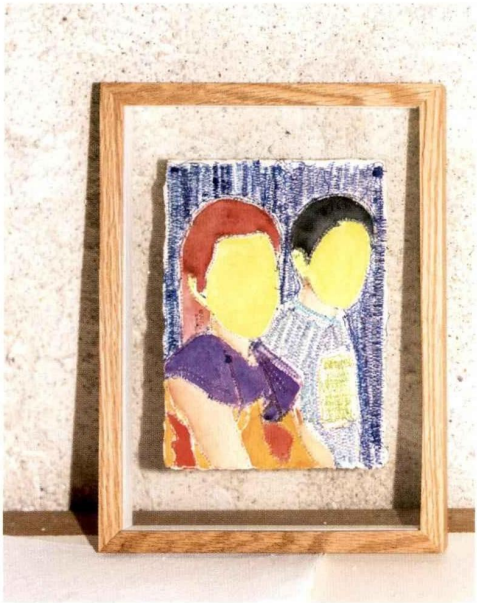


ATELIER GROTTÉ, à Paris.



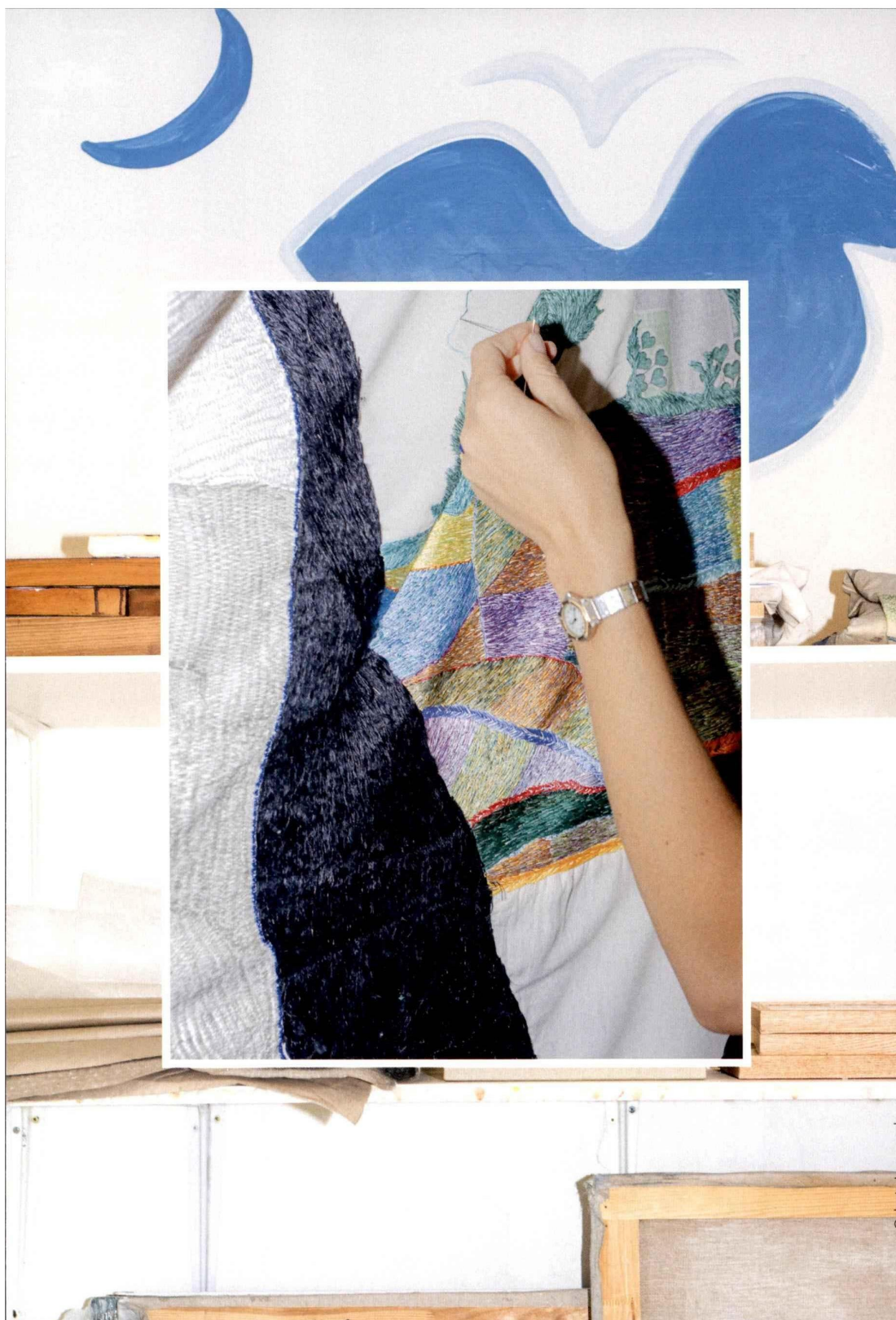
MÉMOIRE VIVE 35,
14,8 x 21 cm, 2023.

23



© Celeste Leeuwenburg





Parallèlement, vous avez choisi d'accompagner d'autres femmes artistes, en fondant le Cercle de l'Art. Comment cette envie est-elle née et pourquoi a-t-elle pris autant de place ?

Mon envie de soutenir d'autres femmes artistes a pris racine pendant la période difficile du COVID-19. J'avais lancé un projet associatif bénévole qui m'avait totalement absorbée pendant quatre mois. L'expérience m'a convaincue que la précarité qui règne dans le monde artistique en France ne peut plus être tolérée. J'ai moi-même la chance d'avoir un réseau de soutiens, et je ressens le besoin impérieux de partager cette chance avec d'autres.

Ce projet, que j'ai nommé « Le Cercle de l'Art », est né d'un sentiment d'injustice et de la frustration face à la représentation souvent bohème et galérisée de l'artiste dans notre culture. Je sais que les artistes sont parmi les personnes les plus travailleuses que je connaisse, et je voulais changer ce « narratif » tout en apportant un soutien concret à la communauté.

Cette pression sur vos épaules vis-à-vis des femmes et de leur représentation ne vous fait-elle pas peur ? Cela s'ajoute à une démarche artistique qui peut déjà être incertaine.

L'engagement est toujours difficile, car il fait appel à des convictions profondes et c'est un combat quotidien. Je suis souvent troublée quand des artistes me disent qu'elles hésitent à continuer parce qu'elles craignent de ne pas réussir à vendre leur travail. Cela me montre à quel point la confiance que nous essayons de construire tout au long de l'année est fragile. Mais c'est un engagement qui m'attire profondément, peut-être parce que cela se lie à mes origines marocaines et berbères – ce sens de la communauté, du travail et du soutien mutuel. Ce n'est pas seulement un choix, c'est presque comme un devoir.

Et cette dualité entre le besoin de solitude pour votre pratique artistique et votre désir de créer une communauté artistique, comment la gérez-vous ?

C'est un dilemme constant. J'adore mon travail et, pour évoluer dans ma pratique artistique, j'ai besoin

de solitude. Alors, trouver un équilibre entre ces deux besoins – la solitude pour mon propre travail et la communauté pour le bien-être collectif – reste un défi non résolu.

Vous avez également un projet remarquable Massa Stories, centré sur les femmes au Maroc. Pouvez-vous nous en dire plus ?

Massa Stories a commencé en 2019 avec l'idée simple d'inviter des artistes à peindre dans un petit village de pêcheurs dans le sud du Maroc. Mais le projet a évolué. Les pêcheurs eux-mêmes ont suggéré que nous élargissions notre portée. Donc, en collaboration avec l'artiste Caroline Derveaux, nous avons commencé à peindre le village lui-même. C'est lors de cette phase que j'ai rencontré des femmes du village, comme Aïcha, et que nous avons commencé à travailler ensemble sur des broderies à la main. Le projet est maintenant focalisé sur des femmes qui sont soit veuves, divorcées ou dans des situations financièrement précaires, pour leur permettre de créer et de vendre leurs propres œuvres.

Vous parlez de ce projet avec un tel enthousiasme ! Est-ce que cela vous connecte d'une certaine manière à vos racines ?

Absolument. Il y a une fluidité et une spontanéité dans la manière dont les choses se passent dans ce village qui me rappellent la façon dont j'ai été élevée pour aborder la vie et le travail. Je vois dans ces femmes un reflet de ma propre manière de travailler, cette capacité à plonger dans un projet sans trop de suranalyse.

Vous semblez avoir un planning bien rempli, entre vos divers projets et votre propre pratique artistique. Vous ne vous sentez jamais débordée ?

Je ne dirais pas que je suis débordée. Au contraire, je trouve un sens immense dans tout ce que je fais. Tous les éléments de mon travail me nourrissent de différentes manières et, ensemble, ils composent une existence artistique riche et significative.

Quelles sont vos ambitions pour l'avenir ?

Mon ambition immédiate est d'établir un espace dédié, au Maroc, pour les femmes impliquées dans Massa Stories. Jusqu'à présent, nous avons travaillé chez l'une des participantes, mais avoir un atelier professionnel sur place est une étape cruciale. Le projet est en bonne voie et devrait se concrétiser en octobre si tout se passe bien. Par ailleurs, nous lançons la troisième saison de notre autre projet, Le Cercle. C'est un autre gros engagement, mais extrêmement gratifiant.

Je suis également en train de travailler sur une nouvelle édition de mon livre *Le Backpack de l'artiste*, que j'espère publier en janvier 2024. Globalement,

cette année sera moins axée sur la création de nouvelles initiatives que sur le renforcement de celles déjà existantes. J'aimerais également travailler sur des pièces plus grandes pour de futures expositions. Mon objectif est de faire de cette année un moment de consolidation et de développement solide pour tous mes projets.

— Cela semble être une année chargée, mais aussi prometteuse.

Absolument. J'apprécie la valeur du « temps long » dans toutes mes entreprises, et je suis excitée de voir où cela me mènera. 🍷

margauxderhy.com

